

***Paris Berbère* : roman de Hédi Bouraoui**
Éditions du Vermillon, Ottawa, Canada, 290 pp.

À partir d'une trame historique que le titre suggère, *Paris Berbère* de H. Bouraoui présente une construction romanesque originale qui tient en haleine le lecteur jusqu'au dénouement de l'intrigue. Dès le premier paragraphe, le personnage central du roman, Théo, souligne « qu'il aurait passé une jeunesse d'une étonnante richesse si je n'avais pas été privé de ma mère ». C'est le fil conducteur, habilement déroulé, parcourant une vie presque banale, forgée par une éducation singulière qui sera confrontée à de multiples rebondissements. Cette vie est en effet éclairée à travers l'exposition de réalités culturelles et psychologiques, enserrées dans un contexte social et historico-politique sur lequel un regard est posé, à la fois subtil et distant, cependant d'une réelle profondeur réflexive.

De son aventure amoureuse initiale avec *une Beurette en rupture de ban* et *Ballotté entre Clairac et Paris, entre l'amour de son pays et l'attrait pour les pays exotiques*, Théo ne cessera de naviguer sur « les ondes houleuses des identités », jusqu'à sa rencontre passionnelle avec Tassadit, deuxième personnage central du roman, une Berbère de Paris, qu'il épousera en dépit de l'opposition des deux familles. L'intrigue met ici en scène ce qu'Amine Malouf nomme « Les identités meurtrières ». Tassadit et Théo auront à en subir les affres, en lien direct avec des aliénations identitaires, culturelles et culturelles, enracinées dans les consciences. Cette dimension essentielle du roman, menée de main de maître, est fort instructive parce que dénuée de pathos irénique ou du genre « tout le monde est beau et gentil ». Dans cette question identitaire, en résonance avec des réalités contemporaines brûlantes, finement interrogée, affleure le poids traumatisant du lourd héritage colonial avec ses effets délétères sur de nombreuses vies dont la fragilité est remarquablement disséquée. Tassadit et Théo se débattent pour transcender leur héritage kafkaïen : l'une s'identifiant aux héroïnes et héros luttant pour se libérer du joug de la domination et des stigmatisations subies, sans percevoir la complexité de toutes leurs causes, et l'autre, pareillement victime d'une histoire douloureuse, reste impuissant face à un réel complexe qui le mine : tel le

Rastignac à l'âge de sa maturité, célèbre héros balzacien, il est forcé d'accepter son destin et de faire avec. Et même si Tassadit n'apparaît pas immédiatement dans le roman, on comprend que Théo portait déjà en lui, inconsciemment, la passion en herbe pour une Tassadit, tant son environnement familial en particulier était baigné de fantasmes, de fantômes et de stéréotypes charriés par ce que l'on désignait par euphémisme : « les événements d'Algérie ». Tassadit était donc en lui bien avant la rencontre. C'est celle par qui se révèlent des strates culturelles honteuses, longtemps enfouies dans l'inconscient de chaque peuple.

Mais peut-être faut-il aussi considérer ce roman à la lumière de toute l'œuvre bouraouïenne, construite autour de concepts novateurs, dont celui de « binarité infernale » qui invite à rompre avec les réflexes culturels empreints d'idéologies normatives renforçant les servilités de tout ordre. Car, pour ne citer que ce concept « binarité infernale », celui-ci est, à mes yeux, bien illustré dans *Paris Berbère*, par le « Je » de l'auteur qu'il prête à ses personnages. Ce « Je » Bouraouïen, constitue en effet une interpellation existentielle de forte intensité. Ainsi, par comparaison au « Je » cartésien, le « Je » bouraouïen exprime surtout la quête d'un idéal humaniste dans lequel son « Je » est « Nôtre », c'est-à-dire qu'il ne réfère ni à une prétention prométhéenne individuelle, ni à la cellule familiale, ni à la tribu, ni à la *umma* musulmane, ni à l'État-Nation moderne ; il exprime plutôt une charge de culture et de civilisation où les substrats culturels particuliers se fécondent mutuellement, dans un mouvement constant d'interrogations et d'actions, qu'inspire un humanisme plaçant le respect de l'Autre, dans l'équité sociale et la non-violence, au sommet des valeurs à partager. En cela, ce « Je » bouraouïen relève à la fois d'une pensée philosophique, sociologique et politique mise au service du bien commun. Autrement dit, face au désenchantement du monde entraîné par la faillite des grandes idéologies religieuses* et profanes et face à une modernité techniciste détruisant les liens d'espérance et les solidarités anciennes, le « Je » bouraouïen invite à muscler davantage les réponses à la question essentielle du comment défricher une voie nouvelle favorisant l'émergence d'un ordre social et économique plus juste, et donc plus harmonieux pour un « mieux vivre ensemble ».

Rachid Aous, chercheur en ethnomusicologie maghrébine et auteur de : *Aux origines du déclin de la Civilisation arabo-musulmane ou les sources du sous-développement en Terres d'Islam*. Paris : Éd. Dâr al-‘Uns, 2009.